

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du 18 avril 1900, Washington, etc.

Bureau météorologique.

Washington, 18 avril. Indications pour la Louisiane. Temps—ondées jeudi et vendredi; vents d'est.

L'ELECTION D'AVANT-HIER.

La Victoire Démocratique. MM. Heard et Estopinal.

C'est avec un véritable bonheur que nous constatons l'éclatante victoire qui vient de remporter le parti démocrate, en Louisiane. Elle est, tout à la fois, écrasante pour le républicanisme, qu'elle relègue à jamais dans le néant; glorieuse pour le parti qu'elle installe triomphalement au pouvoir, et bienfaitrice pour le pays qu'elle délivre des ennemis qui rôdaient autour de lui, des entraves qui l'enchaînaient, des dangers qu'il courait à chaque instant.

Désormais, la Louisiane peut marcher hardiment le front haut, sur la route du progrès, sans redouter d'obstacles, sans redouter d'embûches. Enfin, voici la démocratie bel et bien maîtresse chez elle. Ses vœux sont comblés, sa liberté complètement reconquise. Cette conquête, elle ne la doit qu'à elle-même; c'est là sa gloire dans le présent; elle saura en faire un noble usage; ce sera son honneur dans l'avenir.

On ne saurait assez féliciter la Louisiane de ce qui vient de se passer; elle a été admirablement guidée dans ses choix. Impossible d'avoir la main plus heureuse. Le ticket qui vient d'être élu est étonnamment bien composé; pas un choix que l'on puisse attaquer ou soupçonner. Nous voyons figurer à la tête deux hommes remarquables sous tous les rapports: M. W. W. Heard et M. Albert Estopinal, le premier en qualité de gouverneur en titre; le second en qualité de lieutenant gouverneur. M. Heard est, nous ne dirons pas un politicien—il ne l'est pas, mais un homme d'état, un homme d'état habile, dont le passé est sans tache, dont le patriotisme est reconnu de tous. Il est arrivé sans brigue, et il saura conduire nos affaires avec d'autant plus de sûreté et d'aisance, qu'il en a fait depuis longtemps une étude consciencieuse. On peut, avec lui, compter sur une administration aussi habile que courageuse, aussi honnête qu'intelligente.

Que dire de M. Estopinal, que tous nous connaissons et estimons, qui a fait, depuis de longues années, ses preuves comme patriote, comme homme politique, comme Louisianais. Il connaît à fond nos campagnes, qu'il a toujours habitées et dont il n'ignore aucun des besoins, aucune des aspirations. C'est à la fois le démocrate par excellence et le modèle des Louisianais.

Nous ne croyons pas qu'il y ait dans tout l'Etat un créole plus habile, plus honnête, plus universellement estimé et aimé. Impossible d'avoir un caractère plus

élevé, un esprit plus droit, un commerce plus agréable, des façons à la fois plus distinguées et plus cordiales. Aussi, est-ce un de nos hommes publics les plus recherchés, les plus choyés et sachant rendre la politique non seulement respectable, mais aussi et surtout aimable. Nous souhaitons cordialement la bienvenue à ces deux excellents hommes; ils ne peuvent que faire le bien du pays et assurer sa prospérité.

CONFÉRENCE A propos de l'Hôpital de la Petite Vérole.

Nos lecteurs savent qu'il s'agit en ce moment de construire et d'entretenir, aux frais de la communauté, un hôpital de la petite vérole, vraiment digne de ce titre, et qui ne sera plus abandonné à la direction d'un entrepreneur, comme le fait en lieu jus qu'ici.

C'est à ce sujet qu'a eu lieu, hier, une conférence entre le maire et les conseillers de ville Brittin, Dreyfous, Anderson et Claiborne.

D'autres personnes assistaient à la séance, notamment M. Paul Capdevielle. Il était question d'établir cet hôpital dans la bâtisse de la Maison de Refuge. M. Paul Capdevielle a protesté contre ce choix; il demandait que l'on conservât l'emplacement actuel; son opinion a prévalu.

M. Claiborne a été chargé, par le comité, d'aller trouver le Dr Beard afin d'obtenir l'usage, ou plutôt la propriété de l'hôpital actuel, à l'expiration de son contrat avec la ville.

C'est, assure-t-on, l'avis des hommes spéciaux. Les autres emplacements offrent de graves inconvénients.

GUILLAUME ET SES OFFICIERS.

Il y a quelques jours, l'empereur Guillaume a levé, à l'occasion de l'Exposition de Paris, l'interdiction faite aux officiers allemands de voyager et de séjourner en France. Le Journal militaire officiel de Berlin publie le texte de l'ordre de cabinet signé, et ce sujet, par l'Empereur; cet ordre, daté du 27 mars, est ainsi conçu:

Je prescriis, par abrogation de l'ordre de cabinet du 8 mai 1886, que les permissions d'officiers, se rendant en France, seront accordées dans les mêmes conditions que pour les autres pays étrangers sous les réserves suivantes:

- 1. Les permissions pour se rendre soit dans les places fortes de la frontière de l'Est (par exemple: Verdun, Toul, Nancy, Epinal, Belfort, Reims et Langres), ou pour les localités avoisinantes, ne peuvent être accordées que dans des cas tout à fait spéciaux, par exemple pour visiter des parents rapprochés.

de place, et à Paris, en outre, à l'ambassade d'Allemagne. Ce compte rendu se fera, soit verbalement, soit par écrit, dans les vingt-quatre heures de l'arrivée à destination.

Signé: GUILLAUME. Copie de ce document a été envoyée par le général de Gallifet à tous les corps d'armée.

LE COLONEL De Villebois-Mareuil

Comment il est parti pour le Transvaal.

Nous lisons dans une feuille parisienne: C'est à la fin de novembre que le colonel de Villebois-Mareuil était parti pour le Transvaal, où il se proposait de mettre au service des Boers son courage et sa grande expérience de tacticien.

Sur ce départ, notre collaborateur, M. Marcel Hutin, avait été mandé, dans les premiers jours de janvier, des renseignements détaillés au vicomte de Villebois-Mareuil, ancien député de la Mayenne, frère du colonel. Voici la réponse qu'il reçut et qu'il publia, à cette époque, dans le «Gaulois»:

Cher monsieur, Je suis fâché de ne pouvoir satisfaire votre amable et sympathique curiosité, mais je n'ai pas le moindre détail sur le départ de mon frère.

Il m'a écrit un jour de Biarritz, où il était avec sa fille, me demandant si je voulais me charger d'elle provisoirement, et définitivement s'il y avait de la case.

Je lui ai répondu affirmativement, et il m'a télégraphié: «Je pars.» Voilà tout.

Recevez l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

VILLEBOIS-MAREUIL.

Il y a eu «de la case», hélas! et Mlle de Villebois-Mareuil est orpheline. Le colonel est arrivé à Lourenço-Marquez le 23 novembre 1899. Le même jour il adressait à un de ses amis une lettre qui a été publiée par le «Matin» et dont nous citons les principaux passages:

Lourenço-Marquez, 23 novembre. Quel dommage qu'on ne tire pas de la France tout ce qu'elle peut donner! Je vais tâcher de le servir de mon mieux. Il s'agit tout simplement d'arracher le Sud-Africain aux Anglais. C'est la tâche dans le grand chèque. Je me suis jeté dans une aventure bien passionnante, mais ça durera du temps.

A vous de cœur. Equipé à Prétoria, le colonel se rend à Ladysmith avec l'ingénieur Léon et un guide boër. Autour de Ladysmith investi, il fait la connaissance du lieutenant Galopaud, correspondant du «Matin». Nous laissons la parole à ce dernier:

Attaché avec le colonel français de Villebois-Mareuil à l'état-major du général Schalt-Burgher, remplaçant momentanément le général Joubert, indisponible à la suite d'un accident de cheval, nous occupons le camp principal du corps assiégé Ladysmith.

Le lieutenant Galopaud dit comment d'accord avec le colonel, il estimait que les premières opérations intéressantes seraient lieu à Colenso.

Les deux Français assistent à la bataille. Le point que nous occupons est devenu un des principaux objectifs de l'artillerie anglaise, les obus pleuvent autour de nous avec une intensité incroyable... et là, nous sommes trois: le colonel de Villebois, un avocat de Prétoria et moi.

Ajoutons qu'à cette bataille, le général Botha avait fait cadeau au colonel et au lieutenant de deux balles dum-dum prises dans les gibernes des soldats anglais sur le champ de bataille.

Le colonel avait donné de ses nouvelles dans une lettre qui a paru le 22 février dans la «Liberté». Il dit les sentiments des Boers pour la France.

Ici, l'on se tourne vers elle, l'on sait la sympathie unanime de l'opinion; on suppose qu'en notre république, comme en celle du Transvaal, le gouvernement, le moment venu, sait parler aussi haut que l'opinion. Que la France retrouve le chemin de ses traditionnelles tendances dans l'Afrique du Sud, c'est déjà ouvrir à sa politique l'Afrique du Nord.

Le reste de la lettre est une étude des Boers et de leur tactique. Dans une autre lettre, publiée le 4 avril par la «Liberté», le colonel donne les détails suivants sur sa vie au Transvaal durant le siège de Kimberley:

Je passe mon temps sur la plate-forme du gros canon de siège que nous avions installé pour produire un grand effet et où les balles pleuvaient et recevaient au camp les obus dont nous accablait les Anglais. Le 12 février, l'ingénieur Léon manqua d'être tué sur la plate-forme d'une balle dans la tête.

Pendant deux heures, je le crus mort. Je m'occupai de renseigner les amis de Léon sur son opération et à me rassurer moi-même sur son compte. Le 13 février, j'allais à deux heures du camp assister à l'opération qui fut longue et eut lieu la nuit. Je pus parler au blessé le matin, vers cinq heures, et me convaincre de sa guérison si les choses suivaient leurs cours.

Cette lettre est la dernière reçue du colonel de Villebois-Mareuil.

L'Impression à la Chambre et au Sénat.

La nouvelle de la mort du colonel de Villebois-Mareuil a causé, à la Chambre, une vive émotion. On n'oubliait pas que ce soldat avait semblé prendre à tâche de faire oublier au monde que la France ne peut plus se permettre les chevaleresques enthousiasmes pour la cause de la liberté et des opprimés. Peu de notes discordantes. Mieux vaut ne les pas relever.

Au Sénat, également, l'impression a été profonde et, dès que la triste nouvelle se fut répandue, presque tous les sénateurs ont quitté la salle des séances pour aller lire les dépêches affichées dans les couloirs du Palais.

Pendant la guerre 1870-71

Le colonel de Villebois-Mareuil s'était battu d'une admirable façon pendant la guerre contre l'Allemagne; il fut le héros du dernier combat—une victoire—livré par l'armée de la Loire, le 28 janvier 1871, au faubourg de Vienne, à Blois. Nous avons raconté ce brillant fait d'armes, il y a quelques semaines à propos de l'inauguration d'une plaque commémorative; rappelons-le en quelques mots.

Après la retraite de Chanzy sur la Mayenne, le général Pourcet avait reçu l'ordre de chasser les Allemands de Blois; il arriva devant cette ville le 28 janvier et se heurta à une formidable barricade que l'ennemi défendait énergiquement. Il donna l'ordre à la compagnie de chasseurs à pied que commandait M. de Villebois-Mareuil d'attaquer l'obstacle de front et de s'en emparer.

Le jeune officier enleva sa petite troupe et se précipita à sa tête sur la barricade où il monta le premier; à ce moment, il reçut presque à bout portant un paquet de mitraille dans les jambes; mal-

gré cette blessure, il conserva le commandement de ses hommes jusqu'à la fin du combat, jusqu'après que le dernier Allemand ait disparu de l'autre côté de la Loire.

Nommé capitaine sur le champ de bataille, M. de Villebois-Mareuil fut cité en ces termes dans le rapport que le général Pourcet adressa sur cette affaire au gouvernement de la Défense nationale: «J'avais mis heureusement en tête de la colonne d'attaque une compagnie de chasseurs qui, admirablement commandée et entraînée par son commandant, le lieutenant de Villebois-Mareuil, a fait à elle seule plus que toute la légion de l'Isère, qui était, chargée de l'approcher.»

M. de Villebois-Mareuil fut évacué le lendemain du combat sur Cour-Cheverny, où les soins donnés d'une parente, dont le mari avait été tué à Loigny en combattant avec les zouaves de Charette, lui sauvèrent la vie.

LE JUBILE. LA SEMAINE SAINTE A ROME.

D'un correspondant: La-bas, de l'autre côté des Alpes, sous le ciel bleu d'Italie, dans l'antique cité des Papes, les cloches tintent leurs joyeux carillons, égrenent leurs notes de fête qui vont de par le monde chrétien dire l'heure de l'adoration.

Sur les routes, des fidèles s'acheminent en pieux pèlerinages, vers cette «ville des âmes», comme l'appelait Veulliot, qui offre cette année l'incroyable spectacle des cérémonies de la sainte semaine, jointes à celles plus spéciales et plus rares du Jubilé.

La capitale italienne s'empplit d'une foule bigarrée de pèlerins, venus là pour mériter les indulgences plénières accordées par Sa Sainteté à tous ceux qui accomplissent pieusement les rites prescrits. Toute Rome est en joie, enfiévrée comme à l'approche des grands événements, secouée de son apathie par les notes claires que sèment sur la Ville sainte les clochers innombrables des grandes églises. Spectacle unique, cérémonies grandioses qui ne se renouvellent plus avant vingt-cinq ans écoulés. Le jour de Noël 1899, le Pape, en somptueux cérémonial, entouré de toute sa cour, frappa solennellement d'un marteau d'or la porte sainte de l'église Saint-Pierre. Ouverte, celle-ci annonçait aux fidèles le commencement du Jubilé, pendant la durée d'une année et jusqu'à la Noël 1900. Année sainte, pendant laquelle tous ceux qui se rendraient en pèlerinage et selon les rites prescrits aux quatre basiliques de Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure, obtiendraient des indulgences plénières et la remise complète de leurs péchés. De décembre à fin mars, 30,000 pèlerins assistèrent ainsi aux cérémonies sacrées, venant des quatre coins de la terre, parlant toutes les langues et unis là en hosannahs de grâce, proclamant l'éternelle fraternité chrétienne.

Jadis, lors de la semaine sainte, c'étaient, de par les rues de Rome, de blanches processions, tout le brillant cortège papal composé des cardinaux, des prélats et des grands dignitaires de la cour. Le pape, en humilité, lavait les pieds des pauvres et les servait à table. Le jour de Pâques, le Saint Père, en la loge de Saint-Pierre, bénissait le peuple

courbé en adoration. Depuis un quart de siècle, la papauté est renfermée dans l'enceinte du Vatican et les fidèles ne chantaient plus par la ville les paroles d'amour qu'emportait la brise parfumée. Mais pour être plus restreintes, les cérémonies n'en sont ni moins admirables, ni moins curieuses.....

Depuis le dimanche des Rameaux, où le Christ se dirigeait vers Jérusalem, jusqu'au saint jour de Pâques, des rites appropriés dans différentes églises convient le peuple aux sacrés mystères et aux longues processions dans l'enceinte des basiliques.

Depuis le lavement des pieds de treize pauvres, que le diacre fait devant les fidèles, jusqu'aux offices des Ténébres, jusqu'à l'ostension de la vraie Croix, de la sainte Lance, de la sainte Face, des clous du crucifiement, jusqu'à l'escalier saint sur lequel le Sauveur marcha pour se rendre chez Pilate et que l'on gravit à genoux, ce ne sont que cérémonies grandioses, toutes pleines d'un pieux enseignement et qu'il faut voir en cette Rome sainte!

Spectacle inoubliable et qui restera à jamais gravé en l'esprit, comme cette procession du dimanche de Pâques en l'église Saint-Pierre, qui se déroule sous les voûtes hautes de l'immense basilique, développant son cortège sinuex à travers les colonnes massives et gigantesques, devant les statues de marbre, au milieu de l'or et des fresques, avec, en tête, tout le clergé de Saint-Pierre couvert d'argent et de broderies étincelantes.

Jadis, sur les routes peu sûres, les fidèles s'acheminaient à petites journées vers la Ville sainte. Beaucoup mouraient en route de privations, de fatigues et de maladies. Maintenant, grâce aux moyens rapides de locomotion, Rome est aux portes de Paris. Des trains spéciaux, des trains de luxe, comme ce confortable et rapide Calais-Rome que la Compagnie des wagons lits met à la disposition des voyageurs, transportent en moins de deux jours et avec tout le confort le plus raffiné les pèlerins de Londres, de Paris jusqu'à Rome! Itinéraire admirable à travers les Alpes; voyage féérique au pays de Miguon qui laisse aux yeux la vision délicieuse de la mer d'azur léchant la côte d'or; des jardins d'orange, et du port de Gènes, de Pise, pour aboutir à la cité des Papes, à la Ville sainte..... Rome est en fête. Les cloches égrenent leurs notes joyeuses qui vont de par le monde chrétien dire l'heure de l'adoration..

La beauté des femmes. Rien de fragile, hélas! comme la beauté des femmes! Elle demande des soins incessants. On ne saurait donc donner trop de publicité aux recettes qui ont pour but d'entretenir la souplesse de la peau et la fraîcheur du teint. En voici une qui date du seizième siècle. Nous ne pouvons affirmer qu'elle soit efficace; mais nous garantissons du moins son authenticité. Prenez six onces fraiz, une livre de bonne malvoisie, une jeune pigeon à demi plumé, un fromage fraiz de presure dont on n'ait point retiré le beurre, huit onces de tarte, trois onces ceruza, une once. Que les choses qui se peuvent mettre en poudre y soient mises et le tout ensemble soit mis à distiller au feu lent ou au bain-marie. Ceci n'est pas une recette culinaire, on pourrait aisément s'y tromper; mais le texte ajoute: «Et, de ce, soit lavée la face elle sera belle, subtile, tendre, gentille, autant qu'elle est possible.» C'est donc bien la formule d'un cosmétique. Elle est d'ailleurs

VIN MARIANI Le Tonique Renommé. REFUSEZ LES SUBSTITUTIONS. Le Vin Mariani est en vente chez les pharmaciens du monde entier. Bien que l'on considère l'imitation comme un complément, le public est averti tout spécialement d'avoir à se méfier des substitutions ou imitations, tentées au raison de la popularité du Vin Mariani.

extraite d'un «Codex» publié en 1530 par maître André Le Fourrier, docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris.

AMUSEMENTS. GRAND OPERA HOUSE.

Inutile cette semaine de demander «Quo Vadis» à qui se prépare à aller au théâtre. Il vous sera inutilement répondu: je vais au Grand Opera où l'on joue la pièce de ce nom avec le concours de l'excellente troupe Baldwin-Melville.

Les deux principaux rôles sont confiés à M. Farnum et à Miss Esther Lyon, deux artistes d'élite.

CRESCENT THEATRE.

Il y avait foule, hier soir, au Crescent, où l'on chantait la «Grande Duchesse», au milieu des applaudissements du parterre. Ce soir, même pièce.

Vendredi, «Fra Diavolo», matin et soir. La troupe d'Opéra Comique Wilbur-Kirwin nous reste pendant plusieurs semaines et va continuer, dimanche prochain, la série de ses heureuses représentations.

THEATRE TULANE.

Nous mentionnons au public, nous nous mentionnons à nous-mêmes, si nous osions dire que, depuis dimanche, le temps a été favorable aux théâtres. Cependant, il n'y paraît guère au Tulane, où M. de Wolf Hopper attire toujours le public avec son «Charlatan», qu'il

joue, qu'il enlève avec un étonnant brio. C'est un beau et franc succès, et bien mérité.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Entre mondaines: —Qui prêche le carême dans votre paroisse? —Un jeune prédicateur qui sera célèbre bientôt. Son inspiration élevée, son éloquence en font déjà un émule de Bossuet. —L'agillon de Meaux, alors!

Une invitation à l'amiral Dewey.

Washington, 18 avril.—Le représentant Wheeler, du Kentucky, a présenté aujourd'hui à l'amiral et à Mme Dewey une invitation à visiter la ville de Paducah, Kentucky, au cours de leur voyage projeté dans l'ouest le mois prochain.

L'invitation est enfermée dans un coffret en chêne garni d'or et d'argent. Elle est gravée sur une mince planche de bœuf qui porte, avec le sceau de la ville de Paducah, l'inscription suivante: «À l'amiral et Mme Dewey: Cette ville vous appartient. Tirez le cordon du loquet—Nous ferons le reste. Ne nous surprenez pas, mais informez-nous quand vous tirerez.»

Cette invitation est signée par le maire et des citoyens éminents de Paducah.

Dans le coffre se trouvaient aussi douze bouteilles de whisky vieux de vingt ans et une carafe en verre taillé garnie d'argent.

L'amiral Dewey dit que le coffret et l'invitation sont d'un beau travail. Il n'a pas donné de réponse définitive à M. Wheeler. Il lui communiquera sa décision ultérieurement.

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

40 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaigne.

DEUXIEME PARTIE.

X

(Suite.)

—Ne me parlez de rien, en tout cas, avant que Chérie soit sortie de prison.

vantage. Si Marie-Thérèse n'eût guétné, sans le paraitre, le moindre jeu de sa physionomie, elle n'eût pas saisi l'imperceptible frémissement de sa bouche sous sa moustache restée très noire, alors que ses cheveux étaient tout gris.

Elle devina l'effort qui le ramena, à son tour, au calme.

—Tu as peut-être raison, prononça-t-elle dans deux ans et demi elle sera libre; j'assurerais, comme je te l'ai dit, son avenir, la même dot que la tienne.... Elle héritera plus tard de moi et de ta mère, dans la même proportion que tes frères et toi....

—C'est un devoir. —Absolument.... Oui, oui.... tu as raison, si Frédéric t'attend.

—S'il m'aime, il m'attendra. —Il vaut mieux, reprit M. Varagniez achevant sa pensée, que la misère en liberté de cette pauvre enfant nous ait rendu, si ce n'est à la joie, à la tranquillité d'esprit.

—Oh! oui, cela vaut mieux... Mais dis-moi, père? —Quoi, ma fille? —Tu veux toujours aller au Val Rose, au prochain automne? —Oui.... je le veux.

—Pourquoi? —Pourquoi répéta-t-il, comme cherchant une explication. Marie-Thérèse eut son plus doux regard, sa voix la plus persuasive.

—Maman se refuse à te laisser partir seul, je me refuse à vous

laisser partir sans moi.... Mais tu dois penser combien ce séjour nous sera pénible.

—A moi aussi, les premiers temps.... C'est justement pour surmonter cette impression que je tiens à y séjourner.

—Je ne sais pas quelle utilité il y a pour toi, pour nous.... de surmonter une impression.... que tout le monde aurait!

—La plus grande.... Le vignoble a donné l'an dernier un tiers de moins que d'habitude, non que l'année ait été mauvaise, parce que l'œil du maître manquait....

—C'est une explication, murmura la jeune fille, qui suivait chez son père l'évolution qu'elle y avait suivie souvent.

M. Varagniez redevenait absolument maître de lui.

Il fut été, en ce moment, de taille à lutter avec un juge d'instruction en personne.

—C'en est une, reprit-il; il y en a une autre: la tragédie du Val Rose nous a donné à tous une secousse de laquelle nous n'étions pas remis à la mort de notre petite adorée.... Ce dernier affreux événement nous a ébranlés si profondément, que je me demande, au cas où nous ne réagirons pas énergiquement, si nous ne devenons maîtres de nos nerfs.... Pour ma part, un séjour là-bas me rendra quelque énergie; quand j'aurai bravé l'impression redoutable de l'arrivée, je serai fort.... j'en suis certain.... Mais vous deux? Ta mère

ne pense qu'à sa Lili, elle ne la subira peut-être pas du tout, cette impression.... Quant à toi, ce drame t'a trop fortement ébranlée jadis, pour que je ne fasse pas un cas de conscience de t'emmener.

—Oh! veux tu donc que je me rende pendant votre absence? —Chez la tante de ta mère, qui te réclame, et où tu t'es beaucoup plus chaque fois que tu y es allée.

—Ma place est avec vous, je ne vous quitterai pas.

—Mais si les crises te reprennent, ces crises nerveuses qui nous ont tant effrayés?... Si ton anémie revient, telle qu'elle a été? Cet accident qui, sans le père la Bique, eût coûté la vie, l'avait de nouveau fort ébranlée.... la perte de notre pauvre ange l'a fait le mal qu'elle nous a fait.... Non, je ne veux pas t'exposer....

Marie-Thérèse l'interrompit. —C'est fini, des crises nerveuses; je vaincrai la faiblesse que j'éprouve encore parfois.... Comme à toi, il me faut, pour que je sois saine, l'obésité, s'évanouissement, l'émotion nouvelle.... elle chassera l'ancienne.... Comme toi, je ne serai forte, que lorsque j'aurai revu le Val Rose.

—C'est vrai! fit-il, lui serrant la main malgré lui, aux yeux brillants sondant les siens, qui s'évanouissaient aussi.

—C'est vrai! —Alors je n'ai plus de scrupu-

les.... De tes trois frères, Jean est le seul susceptible d'éprouver quelque répugnance.... encore sera-t-elle vite surmontée, à rentrer là où nous étions habituellement regus, par celle qui au fond nous détestait, puisque son testament constituait, à notre égard, la plus criante injustice.... Les autres n'ont manifesté.... lors de l'événement, qu'une curiosité enfantine.... Ils n'ont rien vu, rien entendu.... Ils courront les vignes, comme autrefois, et ne constateront qu'une chose, c'est qu'ils jouiront à travers la maison d'une liberté, qu'on n'avait garde de leur octroyer, du vivant de tante Agathe.

—Feras-tu, demanda Marie-Thérèse d'un ton qui avait l'indifférence nécessaire, apporter des modifications dans la construction intérieure du château? —Non.... pas quant à présent.

—C'est cuisine, où le crime fut commis....

—Je tiens à la revoir telle que je l'ai toujours vue.... Du reste, l'impression du crime, je ne l'ai pas subie dans la cuisine.... Je n'ai vu le cadavre que dans la cour, moi.

Il parlait avec cette assurance que sa fille venait encore de constater, une fermeté si tranquille, que si elle ne se fût pas souvenue des taches.... des mouchetures rouges, lavées le lendemain, si elle n'eût suivi en d'autres moments le combat muet, la

formidable lutte se livrant dans l'âme de cet homme qu'elle plaignait et qu'elle aimait, elle eût douté de sa culpabilité, elle se fût reproché un monstrueux soupçon.

Il reprit, avec un geste pressé d'indifférence: —On ne peut changer la cour des réparations intérieures, ce sera pour l'année prochaine, si nous n'y sommes plus cet automne.... Il y a de quoi faire une très belle résidence.... Car je suis sûr que lorsque j'aurai revu tels quels les lieux où la femme de mon oncle fut à deux pas de nous, sans que nous entendions rien, assaillies, la malheureuse! je n'éprouverai plus l'impression.... que....

—Que ce souvenir nous donne à tous, acheva sa fille.

Le père ne répondit point, absorbé de nouveau malgré lui.

Et Marie-Thérèse sentit derechef, une impression d'angoisse. Comme Albéric Soucard, elle entendait dire, lisait peut-être quelque part, que le criminel éprouvait une tendance qu'il ne pouvait pas toujours vaincre, à revenir sur le lieu de son forfait.

Son père devait subir cette singulière loi d'attraction.

Après une sensation absolument contraire, une horreur qui l'éloignait, —ces intérêts qu'il évoquait aujourd'hui fussent-ils en jeu, — du Val Rose, il n'aspirait qu'à y retourner.

Et la jeune fille croyait que

peut-être, en effet, c'était le seul remède au mal qui le dévorait.

Au retour de la bas, l'acalmie, avant-coureur du calme définitif, quand Chérie serait sortie de prison.

A moins que cette expérience n'amenât un résultat contraire. A moins que ce ne fût l'affaiblissement définitif.... pire, la sur-excitation que rien ne calmerait plus.... la folie....

La-bas, dans six mois, au Val-Rose, à elle encore à veiller.

A elle, la perspicacité, l'énergie! Elle le sauverait!

Quelle tâche! Elle se sentait capable de l'accomplir, tous les dangers dusent-ils surgir.

Elle se leva, M. Varagniez quitta également sa place. Et au bras l'un de l'autre, ils regagnèrent la maison.

XI

Dans la grande salle d'hôpital aux lits blancs tous occupés, une tête douloureuse sur chaque oreiller, les yeux clos par un bienfaisant sommeil, ou par la fatigue, la faiblesse, alors que la souffrance éloigne le repos, Jeanne Bossier est éveillée.